

---

 SYRIE ET PALESTINE.
 

---

La Syrie peut, en général, passer pour un pays montagneux ; la chaîne de montagnes qui la couvre se partage en plusieurs ramifications dont les branches s'étendent en Palestine et vont se perdre au nord et au sud dans le désert d'Arabie. Elles sont séparées par des vallées profondes ; elles varient par leurs formes, leur direction et leur élévation. Dans la Judée, elles sont ordinairement coniques, aiguës, escarpées ; dans la Samarie, elles sont plates et allongées, tantôt couvertes de terre, tantôt nues. L'Hermon et le Tabor sont les plus hautes. Dans la Galilée, les vallées sont larges et longues, elles se subdivisent en d'autres vallées, et sont très-fertiles ; ailleurs, resserrées, arides, remplies de cavernes, presque dénuées de végétation, dans le voisinage de la mer Morte. Ces montagnes sont, comme le Liban, composées de roche calcaire, très-dure, qui s'emploie comme pierre à bâtir, et dont on fait aussi des colonnes. Le calcaire coquillier est très-commun. On trouve beaucoup de fruits pétrifiés ; et, près de Béthléem, une grande quan-

tité de petites pierres de la grosseur d'un pois ; la ressemblance est si frappante, qu'elle a donné lieu à une croyance pieuse : les habitans disent que la sainte famille, pour punir l'avarice des propriétaires, a transformé en cailloux ces pois et des olives qu'on voit ailleurs.

La partie voisine de Jaffa offre de très-grandes plaines coupées, à de certaines distances, par de petites collines. En approchant de Jérusalem, après qu'on a passé Rama, les montagnes deviennent très-hautes, et, comme leurs saillies rocailleuses ne sont couvertes que d'une très-légère couche de terre, elles sont exclusivement destinées à la culture de l'olivier, qui prend racine dans leurs crevasses, et cache leur nudité.

Le pays est peu boisé ; on ne voit qu'un petit nombre de forêts ou de taillis. Dans les endroits où le sol ne consiste que dans un sable blanc, sans consistance, on n'aperçoit ni un arbre ni un buisson.

A deux ou trois milles au nord de Jaffa, on rencontre une petite rivière qui se jette dans la mer ; il est probable que les pluies abondantes donnent naissance à des torrens ; l'existence de ceux-ci laisse à peine des traces. D'après les observations de plusieurs voyageurs, on ne remarque, entre les montagnes et la Méditerranée, aucune trace d'éruptions de matière volcanique.

Le long de la côte, on voit beaucoup de pierres verdâtres, qui ont une apparence vitreuse; elles sont revêtues d'une espèce de croûte, ou mêlées avec des roches calcaires; leur aspect a peut-être donné occasion à l'invention du verre. Toutes les grottes de la Palestine sont abondantes en salpêtre. La mer Morte et le terrain qui l'entoure au nord et au sud, à une distance d'une lieue, contient beaucoup de nitre; c'est probablement ce qui donne à l'eau de ce lac son goût âpre et salé.

L'on n'a aucune notion de mines métalliques, cependant il n'est pas improbable que les montagnes en recèlent, surtout en Samarie et en Galilée. Le fer est très-commun dans l'Anti-Liban et le Kesrouan.

Il y a encore des traces de volcan dans la vallée du Jourdain et autour de la mer Morte. On voit, dans les montagnes qui l'entourent, beaucoup de pierres jaunes contenant du soufre; on rencontre, à une grande distance, des cendres et des pierres poncees, enfin des sources sulfureuses.

Dans beaucoup de lieux, et notamment dans ceux qui sont contigus au désert, le terrain consiste en un sable d'une blancheur éclatante, dont la réflexion est très-pénible pour la vue. Ce territoire stérile s'étend au nord au-delà de Jaffa. Il renferme, néanmoins, de même que les autres parties de la Syrie, plusieurs espaces couverts

d'un terrain noir et fertile qui récompense les peines du laboureur. Dans les terrains rocailleux, une faible portion de terre calcaire est mêlée avec la marne.

Partout où la terre est susceptible de culture, et n'a pas été négligée, elle donne des récoltes abondantes en froment, orge, dourra, tabac, coton et en autres productions. Les fruits et les légumes sont également communs. Parmi les premiers, il y a des grenades, des figues, des oranges, des limons, des citrons d'une grosseur extraordinaire, des melons, des raisins et des olives. Les melons sont gros et ont un goût délicieux, de même que les raisins, dont on mange jusqu'en décembre. Il y a des melons d'eau qui pèsent jusqu'à vingt et trente livres. C'est une grande et précieuse ressource pour les habitans, qui les aiment beaucoup; tant que durent les mois d'été, ce fruit forme une grande partie de leur nourriture. Quoiqu'il soit aussi rafraîchissant qu'agréable au goût, les habitans en mangent des quantités démesurées, sans en éprouver des conséquences désagréables. Parmi les productions végétales que l'on sert sur la table, on peut compter le coulcas, l'okre, le coussa, espèce de courge, la tomate, et une sorte de haricot qui ressemble à celui d'Europe. Le coulcas est une racine que l'on apporte de Bairout, d'Acre, de

Sidon et de Damiette. Quand elle est cuite, son goût ressemble assez à celui de la pomme de terre, dont elle diffère par sa couleur plus foncée, et par sa forme moins régulière. Étant crue elle est extrêmement âcre, et produit, sur la bouche et le gosier, une sensation piquante et douloureuse, telle que celle que cause, dans le même cas, la racine d'arum. Les habitans la regardent comme une nourriture agréable et saine; lorsque cette racine est râclée et bouillie, elle entre dans la composition de beaucoup de leurs mets. L'okre est un légume mucilagineux qui donne un goût excellent à la soupe. L'on peut ajouter à ces plantes potagères, les choux, les choux-fleurs, les épinards, les laitues, les endives, les navets, les concombres, les radis, les oignons; ces derniers sont extrêmement doux. Les fruits et les légumes, ainsi que toutes les denrées, se vendent au poids.

Les terres sont généralement ouvertes en Syrie; quand on les enclôt, c'est avec des haies de cactus.

De nombreux troupeaux de chèvres et de moutons sont répandus dans les plaines et sur les montagnes. Les moutons ont la queue très-grosse; plusieurs de ces animaux ont les oreilles extrêmement longues; les chèvres, surtout, sont remarquables à cet égard, quelques-unes les ont

longues de neuf pouces. Les vaches et les bœufs sont petits, et d'une couleur rougeâtre: on en mène, tous les matins, de grands troupeaux paître dans les plaines, et dans la partie montagneuse du pays, où une couche légère de terre, répandue sur les rochers, donne une faible espérance de pâturage.

La fécondité de ce pays dépend beaucoup, comme l'on voit, de la culture. Régie par un gouvernement sage, et habitée par un peuple actif, la Syrie et la Palestine serait d'une fertilité incalculable; mais la négligence, qui est le résultat d'une population faible, et d'un gouvernement arbitraire, produit la stérilité. De là vient la différence que l'on observe entre la Judée du temps de l'état florissant des Juifs, et la Syrie moderne.

La température y est très-saine. L'on y voit peu de maladies pulmonaires; les exemples de longévité y sont très-communs. Les habitans y atteignent fréquemment l'âge de cent ans, et dans quelques cas, celui de cent dix ans et au-delà.

Le docteur Seetzen parcourut, en 1806, la partie de la Syrie située à l'est de l'Hermon, du Jourdain et de la mer Morte. L'histoire ancienne nous parle d'un nombre de villes magnifiques, qui jadis existaient dans ces contrées; aujourd'hui leur emplacement seul est connu. L'entre-

prise de Seetzen était très-hasardeuse, car il s'aventurait dans une contrée où la protection que le gouvernement turc peut accorder, quoique réellement assez peu efficace, n'a plus aucun effet. Ces considérations ne purent faire reculer Seetzen. Il partit de Damas, muni d'un firman du pacha pour les chefs subalternes, qui devaient lui fournir un cheval et un guide, et défrayer la dépense.

Seetzen entra dans le territoire de Ladseha, pays montagneux, dont les villages, bâtis sur les flancs de rochers basaltiques, ont un aspect sombre et triste. Il suivit le cours du Baniyas, belle rivière qui n'est pas le principal des bras formant le Jourdain. Cesarea Philippi ne présente plus qu'un monceau de ruines. Le guide de Seetzen refusa d'aller plus loin; heureusement pour le voyageur un Arabe l'ayant invité à le guérir d'une ophtalmie, il profita de l'occasion pour négocier les moyens de continuer sa route. Franchissant ensuite la chaîne des montagnes sauvages qui forment la limite orientale de la Palestine, et la séparent du Haauron, il arriva sur les bords du lac de Tibériade. La ville de Tibériade ou Tabarieh est aujourd'hui très-petite; ses ruines s'étendent à un mille vers l'ouest jusqu'à des bains d'eau thermale, construits par Djezzar pacha. La belle plaine qui entoure le lac est pres-

que entièrement négligée : le lac est aussi poissonneux qu'aux jours de l'antiquité, et cependant il n'y a qu'un seul bateau pêcheur à Tabarié. La pêche du lac est affermée à un homme qui ne se sert que de la seine.

Parvenu à l'extrémité méridionale du lac, Seetzen traversa le Jourdain, et s'avança dans le territoire d'El Botthin. Les flancs des rochers y sont creusés partout : ces cavernes nombreuses servaient autrefois de demeure aux gens du pays. Aujourd'hui même les maisons sont des grottes entourées de murs, de sorte que l'intérieur est formé en partie par le roc vif, en partie par la maçonnerie; il y a aussi beaucoup de grandes cavernes où des familles entières se retirent avec leurs bestiaux. Seetzen, assailli par un orage, se réfugia dans un de ces antres pour y passer la nuit. Il entra dans un long souterrain; une partie de la famille qui l'habitait était à l'extrémité, et préparait le souper : il y avait encore beaucoup de place vide; mais quand le reste du monde fut arrivé avec tous les troupeaux, il ne restait plus beaucoup de place pour chacun. Le docteur convint qu'au premier abord il fut très-inquiet, en adressant la parole à ces sauvages habitans des rochers : il reconnut ensuite qu'ils étaient très-hospitaliers, et non moins polis ni moins intelligens que ceux qui vivaient dans des demeures

plus semblables à celles des peuples civilisés.

Seetzen, en quittant ces troglodytes, dirigea ses pas vers Mekes (*Gadara*), où il trouva des ruines de colonnes de marbres, d'édifices, de bas-reliefs, de sarcophages. De vastes cavernes dans les environs étaient habitées par une demi-douzaine de familles. Plus loin, Abila, jadis cité célèbre, est aujourd'hui entièrement ruinée : il n'y reste pas un seul monument debout. Des fragmens considérables et des décombres attestent seuls son ancienne importance.

Djerra (*Gerasa*) renferme des ruines qui peuvent se comparer à celles de Palmyre et de Balbec : Seetzen y admira plusieurs palais, deux superbes amphithéâtres en marbre et trois temples, dont un avait un péristyle de douze grandes colonnes corinthiennes ; onze sont encore sur leurs bases. Ce qui le frappa le plus fut une longue rue bordée de chaque côté d'une rangée de colonnes corinthiennes en marbre, et se terminant à un espace semi-circulaire ouvert et entouré de soixante colonnes ioniques. Il en compta en tout près de deux cents, soutenant leur entablement, et un plus grand nombre de renversées ; cependant il ne vit que la moitié de la ville, n'ayant pas pu examiner les ruines situées de l'autre côté de la rivière.

Seetzen passa ensuite le Serka, et entra dans

le territoire d'El Beka, autrefois capitale des Amorites ; mais ce pays, jadis si peuplé, si florissant, est converti en un vaste désert : le voyageur n'y rencontra que Szalt, petite ville située sur le penchant d'un coteau. Six lieues plus à l'est, il trouva les ruines d'Amman (*Philadelphia*) une des principales villes de la Décapole. Elle renferme des restes de tous les monumens qui, chez les anciens, ornaient ordinairement une grande cité ; tout y est de grande dimension : on y remarque surtout un temple très-spacieux avec des colonnes, formant une rotonde sur le sommet d'une montagne.

Après avoir traversé ce territoire, Seetzen entra dans celui de Karrak, l'ancien pays des Moabites ; il vit les ruines de Rabbath Moab, sa capitale ; leur étendue annonce son importance ; il n'y aperçut que quelques murs et deux colonnes corinthiennes en marbre, appartenant à un ancien temple. Le territoire de Karrak est rempli de montagnes ; cette ville est située sur un mont très-haut, que commandent d'autres plus élevés encore, et du sommet duquel on a la vue de la mer Morte et de Jérusalem. Seetzen passa au sud de ce lac par un chemin si scabreux et si difficile, qu'il eut beaucoup de peine à trouver un guide pour l'accompagner. Là s'élève une montagne longue de trois lieues, qui n'est qu'une